

Rendez-vous avec le renard

Rites : Études et perspectives critiques

II

Rédacteur en chef

Ângelo CARDITA
Université Laval

Comité scientifique

Adriane Rodolpho
Universidade Federal de Pelotas

Alexandre Eyries
Université de Bourgogne Franche-Comté

Alfredo Teixeira
Universidade Católica Portuguesa

Bértold Salas Murillo
Universidad de Costa Rica

Bernard Gagnon
Université du Québec à Rimouski

Erick Capko
Université de Lorraine

Olivier Bauer
Université de Lausanne

Pascal Lardellier
Université de Bourgogne

Pietro Scarduelli
Università del Piemonte Orientale

Raymond Lemieux
Université Laval

Conseiller anglophone

Ronald Grimes
Wilfrid Laurier University

Rendez-vous avec le renard

Rites : Études et perspectives critiques



Qu'est-ce qu'un rite? Dit le petit prince.
C'est quelque chose de trop oublié, dit le renard.
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*

La collection se veut un forum francophone international et multidisciplinaire. Elle accueille et rend publics des travaux de recherche et des essais critiques dans le domaine des études rituelles. Les rites sont des faits anthropologiques, culturels et sociaux, repérables selon des points de vue multiples, structurant des expériences humaines et engageant les visions du monde qui y sont à l'oeuvre. Ils concernent donc à la fois l'histoire des collectivités qui les pratiquent, leur actualité et leur devenir. Par sa visée critique, la collection entend fournir des outils pour en évaluer les fécondités et les limites, des divers points de vue des approches théologiques et scientifiques qui peuvent les concerner. Cette collection entend faire progresser la recherche scientifique et le savoir critique concernant les rites qui imprègnent l'humanité.



RITES ET CIVILITÉS À L'ÉPREUVE DE LA COVID-19

DÉRITUALISER ET RE-RITUALISER EN SOCIÉTÉS (POST-)CONFINÉES

Sous la direction de

PASCAL LARDELLIER

Apports de

FRANÇOISE ALBERTINI, STÉPHANE AMATO, OLIVIER BAUER
ANGELO CARDITA, JOAN CHARRAS SANCHO, STÉPHANE DUFOUR
YVES ENRÈGLE, ALEXANDRE EYRIES, CÉCILE GUINAND
ISABELLE KOSTECKI, ARNAUD JOIN-LAMBERT
PASCAL LARDELLIER, DAVID LE BRETON, ALAIN LEMPEREUR
MAX POULAIN, MYRIAM WATTHEE-DELMOTTE, YVES WINKIN



afacne



aracne



ISBN

979-12-5994-341-5

PREMIÈRE ÉDITION
ROMA 6 SEPTEMBRE 2021

SOMMAIRE

Covid-19, ou le sacré clandestin..... 9
Pascal LARDELLIER

PARTIE I INDIVIDUS ET RELATIONS

Sticky fingers :
dimensions symboliques du gel hydroalcoolique..... 19
Yves WINKIN

Les ritualités du contact en temps de covid-19..... 39
David Le BRETON

Les eucharisties catholiques domestiques confinées.
Une mutation rituelle marquée par le numérique 57
Arnaud JOIN-LAMBERT

Être confinés sur une île en 2020 :
pause sémantique et/ou temps-parenthèse ? 77
Françoise ALBERTINI

Derniers adieux par la fenêtre :
rites de fin de vie en temps de pandémie covid-19 97
Isabelle KOSTECKI

PARTIE II
CULTES ET RELIGIONS

- La pandémie rituelle 123
Angelo CARDITA
- De la distanciation sociale à la *déliasion religieuse* 141
Stéphane DUFOUR
- Rites chrétiens à distance.
Une évaluation théologique 159
Joan CHARRAS SANCHO, Cécile GUINAND, Olivier BAUER
- Les rites funéraires empêchés :
un nouveau regard sur Antigone 181
Myriam WATTHEE-DELMOTTE

PARTIE III
SOCIÉTÉ ET INSTITUTIONS

- Pratiques rituelles confinées : des institutions et des balcons... 197
Stéphane AMATO
- Non au coronacentrisme.
Oui à la joie du déconfinement intérieur..... 211
Alain LEMPEREUR
- Nouveaux rites de dé-consommation ?
Figures de l'ermite à l'ère de la covid-19 235
Max POULAIN, Alexandre EYRIES
- Échappée belle.
Du confinement identitaire au confinement existentiel.... 253
Yves ENRÈGLE

Covid-19, ou le sacré clandestin

Pascal LARDELLIER*

À priori, tout oppose la covid-19 (entendue ici comme une séquence épidémique globale) et le sacré. Et pourtant, si on lève le voile, on perçoit maints liens et similitudes. C'est un peu ce que cet ouvrage va nous rappeler, par-delà la diversité de ses contributions. Car il sera ici question de rites, de cultes, de précautions pénitentielles et de pensée magique, mais aussi de sacrements interdits ou numérisés, autant que de nouvelles ritualités, qui se substituent à d'autres, anciennes, qui ont été suspendues, ou chassées par la crise sanitaire. Ce livre entend proposer un bilan d'étape rigoureux de ce que la covid-19 a changé dans notre rapport à nous-mêmes, aux autres et au monde, ce rapport étant largement symbolique, donc de fait objet anthropologique. L'épicentre du propos, interdisciplinaire dans l'esprit, sera cependant largement anthropologique, et c'est à partir de la grille de lecture proposée par cette maison-mère des sciences sociales que la plupart des collègues figurant au sommaire regarderont la crise actuelle.

Anthropologisons le propos d'emblée, afin de placer le curseur là où il doit se trouver.

Qu'est-ce qu'un virus – que l'on tente de juguler à l'aide d'un gigantesque arsenal sanitaire, médiatique, économique

* Professeur (sciences de l'information-communication) à l'Université de Bourgogne, Dijon, France, chercheur au CIMEOS (Dijon) et à PROPEDIA, Groupe IGS, Paris. Derniers ouvrages : *Sur les traces du rite. L'institution rituelle de la société*, ISTE, Londres, 2019 ; *The ritual institution of society*, Wiley, London, 2019 ; *À la bonne distance ? Anthropologie d'une pandémie*, MkF, 2021.

et répressif – a à voir avec la sphère sacrée qui est invisible, mystérieuse, puissante, intimidante ? Déjà, à y bien réfléchir, ils ont cette suite d'adjectifs en partage.

Eh bien contre toute attente, la covid-19 réintroduit du sacré dans nos vies, dans nos relations, dans nos manières de nous comporter et de vivre. Mais il s'agit d'un sacré clandestin, qu'on ne soupçonne pas. Et il est d'autant plus efficace qu'il avance *masqué*, si l'on peut dire.

Bien sûr, ne confondons pas sacré et religion. Celle-ci n'est que « l'administration du sacré », pour reprendre le mot célèbre de Roger Caillois. Le sacré est une puissance relevant d'un ordre supérieur et transcendant, qui préside à l'ordre du monde et au destin des hommes, pour peu qu'on y croie. Toutes les époques, toutes les mythologies, toutes les religions lui donnent une forme particulière, des supports singuliers, et l'administrent – on y revient – grâce à un ensemble de rites. Et puis toujours, le sacré exige distance, solennité, précautions, respect. La désinvolture, la connivence sont interdites avec cette force pouvant sublimer (avoir « le feu sacré » ou un « supplément d'âme ») ou punir, anéantir (« le Ciel lui est tombé sur la tête »).

Tous les rites fonctionnent avec une grille de lecture du monde séparant le sacré du profane (le *pro fanum* doit rester, étymologiquement, « devant le temple »), et surtout, ce qui est pur de ce qui est impur. On sait ainsi combien certaines religions sont attentives au respect scrupuleux des « ablutions » (lavage précautionneux des mains et du visage), pour se purifier avant d'entrer dans les lieux de culte.

Or, depuis quelques mois, la covid-19 nous amène à relire notre rapport aux autres à travers cette grille du pur et de l'impur, du bien et du mal (on parle de « bonne » distance, qualification morale), et surtout de la vie et de la mort. Un prisme sacré, mais implicitement.

De même, on ne se touche plus, on respecte la distanciation, on craint d'être intrépide ou insouciant en effleurant seulement,

avec les conséquences que cela pourrait avoir. Le *Noli me tangere* ! du Christ est actualisé par l'exaspéré « Gardez vos distances ! ».

Or, la société du « sans-contact » se met en place, doucement, mais sûrement. Ce n'est pas seulement l'argent qui est désormais « sale » (donc impur), c'est autrui qui est possiblement dangereux. Une nouvelle sociabilité s'invente *par la force des choses*, dans laquelle on ne peut plus se serrer la main, s'étreindre. Avec le sacré, on n'est jamais insouciant, mais toujours précautionneux. Les personnes non autorisées ne peuvent pas s'approcher du sacré. Surtout, on ne le touche pas. Durkheim le dit joliment, en substance : quel qu'il soit, n'y touchez pas ! Le sacré, c'est ce à quoi il ne faut pas toucher, tout simplement parce qu'il touche ce à quoi nous ne pouvons rien, notre présence ici-bas, notre vie, notre histoire, notre avenir. Or, la covid-19 nous astreint à de permanentes précautions avec les autres et l'environnement. Ne pas s'approcher, aérer, porter le masque selon des règles précises, quasi rituelles. Le sacré nous oblige, il nous laisse interdits. Et les interdictions sont légion autour de la covid-19. La covid-19, comme le sacré, voit les proscriptions rituelles s'ajouter aux prescriptions morales.

La morale, parlons-en. La charité prônée par bien des religions nous est rappelée en permanence depuis quelques mois, le port du masque protégeant d'abord les autres du danger dont on est peut-être porteur. C'est un geste altruiste qui relève d'une posture charitable. Dans les lieux publics, les bandes-son lancinantes le rappellent sans cesse.

Un pan entier des salutations subit une glaciation, ces rites d'interaction à propos desquels le sociologue Erving Goffman disait qu'ils permettent de célébrer la « face sacrée » d'autrui. Mais d'autres civilités apparaissent, sous-tendues par de la crainte, de la distance et du respect donc, de nouveaux mantras relationnels.

Et puis le gel. Yves Winkin en parle de manière originale dans son chapitre. Ce produit magique, entre philtre

et potion, est « thaumaturge » (en grec : « qui accomplit des miracles »). On s'en enduit dévotement les mains, par un micro-rituel auquel on *sacrifie* à l'entrée non des temples, mais des lieux publics. C'est un bénitier qui ne dirait pas son nom. Il importe un geste sacré dans nos vies profanes, « à nos corps défendant ». Il purifie, en inversant les effets possibles de la contagion. Bien des commerces ou administrations ont placé à leur seuil un vigile qui revêt la fonction d'officiant, veillant au respect de la procédure, et surtout, au respect de ce rite de purification. Cet acte de bonne volonté est le prix à payer pour être admis socialement dans un lieu consacré.

Quant au masque, il nous prive de la lisibilité du visage des autres, il y jette du mystère, de l'étrangeté, de l'inquiétude. On ne voit plus le sourire, voilé. De ce fait, les relations deviennent graves et distancées, un peu comme dans un lieu de culte, finalement.

À l'avenant, on pourrait lire anthropologiquement les confinements comme des périodes « liminales », séquences d'ascèse rituelle permettant de revenir à la salubrité sociale et la guérison. Celles-ci reviendront au terme d'une période de pénitence, si l'on considère le confinement comme un moment de « pénitence », de privations (et déjà de liberté de circuler), de continence...

Enfin, une émotion commune unit covid-19 et sacré, c'est la peur. Peur de contaminer ou de l'être, donc d'être puni pour son insouciance, son imprudence – ou son impudence ! – et peur de mourir.

« Le sacré se pose là où il veut », affirmait Émile Durkheim en visionnaire, au début du siècle dernier. Avec la covid-19, on ne peut mieux dire. Étrange alliage de l'infime et de l'infini, comme lancé pour terrifier l'époque et glacer l'air du temps. Peut-être que le « corps social » se re-sacralise (Durkheim encore) à travers les mille précautions, distances et masques covidien. En tout cas, paradoxe biblique, plus personne ne peut simplement « s'en laver les mains »...

1. Le confinement, une « défiguration symbolique »

De Durkheim à Goffman, changeons de focale, pour la centrer sur les relations. L'épreuve du confinement et la mise à distance suspicieuse d'autrui nous rappellent par défaut le rôle fondamental joué par les rites et les civilités dans nos relations.

L'irruption de la covid-19 a ouvert une crise majeure, dont les implications se font sentir dans tous les secteurs de la société, commerce, économie, éducation... Mais cela ébranle aussi les aspects les plus anodins à priori de nos vies. Ainsi en va-t-il des déflagrations relationnelles causées par le confinement, et plus largement par les précautions exigées par le caractère très contagieux du virus. Hors de toute considération sanitaire, on peut affirmer que l'arsenal de précautions nécessaires pour enrayer l'épidémie relève de ce que j'appelle une « défiguration symbolique ».

Nos relations quotidiennes, le rapport à nos cercles de sociabilité, les liens avec nos communautés de destin (familial, amical, professionnel...) sont lourdement impactés par ce confinement. En effet, une fine résille symbolique habille ces relations, ces communautés, ces institutions. Mais invisible et imperceptible, on l'oublie quand tout va bien. Or, civilités, rites de salutation et d'interaction, moments festifs organisés pour se retrouver, se célébrer, commémorer et rendre hommage... sont autant d'activités symboliques rythmant nos vies. En fait, nous passons notre temps à passer dans des rites et à sacrifier à des pratiques cérémonielles, sans même en avoir conscience. Le rite procède à une sacralisation des relations et des communautés. Mais cette « architecture du social » est désormais entravée, empêchée, interdite. Il y a bien une « défiguration symbolique » dans cette impossibilité, et même dans cette interdiction d'approcher autrui, dans cette injonction faite de se méfier de lui, sous peine de sanctions, épidémiques et pénales. On y revient : se saluer, se serrer la main, se faire la

bise, passer un moment convivial avec ses proches (trinquer !), mettre à l'honneur le membre d'une communauté, tout cela contribue à produire la société, dans son degré le plus élémentaire de production de liens, dans son degré le plus symbolique de reconnaissance d'autrui comme important à nos yeux et au regard du collectif. Erving Goffman a construit son œuvre sur l'analyse de la fonction fondamentale des rites d'interaction, qui permettent à chacun de connaître sa place et de reconnaître celle d'autrui. Politesse, courtoisie, hiérarchie, galanterie (un gros mot ?) se trouvent exprimées et échelonnées par l'éventail des civilités qui les expriment et leur donnent sens.

Or, nous sommes désormais entravés dans l'expression spontanée de cette grammaire relationnelle et de cette syntaxe sociale. Pire encore, la poignée de main (dont l'origine consistait à montrer qu'on n'avait pas d'arme blanche cachée dans sa main) est proscrite précisément parce qu'une arme invisible y est peut-être cachée : le virus. Quant aux rassemblements, qui scellent les relations amicales, sociales, de voisinage, professionnelles et familiales, interdits encore. David Le Breton livre une analyse saisissante de relations jadis spontanées (en fait parfaitement réglées par le système des rites d'interaction) et désormais réduites à des « corona-contacts »...

Bref, les confinements nous obligent à une forme de « réclusion », ils nous « escargotent » et mettent autrui à distance, tout en consacrant la société de « l'individualisme connecté ». Bien sûr, il ne saurait être question d'être purement déploratoire : de nouveaux réseaux de sociabilité apparaissent en ligne, de nouveaux rites sociaux émergent, comme ces concerts d'applaudissements aux fenêtres (cf. le beau chapitre de Stéphane Amato), pour saluer le courage et l'abnégation des soignants. Il n'en reste pas moins que le confinement entérine aussi une nouvelle « ère du soupçon » vis-à-vis des autres (et même de nos proches), tout en réinterrogeant de manière soupçonneuse leur présence, voire une promiscuité

devenue insupportable. Et alors que la proximité devient inopportune, le dommage collatéral, c'est, à bas bruit, une « blessure narcissique relationnelle ». C'est à « contre-corps » qu'on demande à chacun de rester à bonne distance.

2. Les rites scénarisent, dramatisent, esthétisent les relations

Les rites, formes symboliques intangibles, placent leur formidable action sous les auspices de trois principes : ils scénarisent, ils esthétisent et ils dramatisent les relations sociales. Ils scénarisent, car ils expliquent comment les choses doivent se passer, selon un script préétabli (cf. le petit ballet que l'on « danse » quand on doit passer une porte à plusieurs). Ils esthétisent, car ils sont un écrin aux relations. Ils dramatisent enfin, car ils disent que le moment vécu est un moment particulier et même unique (soutenance de thèse, mariage, remise de décorations, mais aussi obsèques).

La mort et les funérailles, parlons-en. Les chapitres de Myriam Wathee-Delmotte et Isabelle Kostecki sont éclairants et poignants. L'interdiction faite d'assister aux derniers moments de ses proches, puis à leurs funérailles est « monstrueux », moralement et psychiquement. Des générations d'anthropologues ont décrit et analysé les mille précautions conjuratoires et la dramaturgie ostentatoire (cf. les « pleureuses » de certaines cultures) entourant les funérailles. Empêcher, interdire la « communion des adieux », astreint à mourir en détresse, reclus, rejeté pour les malades. Et interdire aux proches de pouvoir accompagner à la « dernière demeure » (qu'elle soit de terre ou de cendres) empêche de faire le travail de deuil et de le faire dignement, car c'est mettre la famille et les amis dans l'impossibilité symbolique et psychique d'accepter le deuil, et de pouvoir scénariser, dramatiser et esthétiser ce moment tellement

douloureux. Or, l'une des fonctions des rites, c'est précisément de maîtriser les angoisses liées aux grands moments de changements, de séparations, de ruptures et de pertes ; de maîtriser ces angoisses existentielles tout en leur offrant un cadre, et même une esthétique. « Nécessité fait loi » certes, mais il faudrait reconsidérer cette question des funérailles en temps de covid-19, car cela laissera des traces profondes chez les proches, et plus largement dans la société. On pense bien sûr à Antigone, emmurée, car elle souhaitait *coûte que coûte* rendre un hommage funéraire à son frère Polynice.

Selon la lumineuse formule de Régis Debray, « le rite noue le Nous ». Il est ce lieu des liens qui permet de reconnaître, d'appartenir, de célébrer et de commémorer. Le rite est porteur d'une énergie positive, il fait circuler les émotions tout en leur donnant une direction, il régénère et « oriente ». Le sacré imprègne le social, et le rite est à l'origine d'essence religieuse. Point de dogmatisme pour autant : pour Émile Durkheim, « les communautés se célèbrent elles-mêmes en célébrant leurs dieux ». Manière de réaffirmer la prééminence des rites comme formes symboliques originelles, primordiales.

C'est de tout cela dont ce livre va parler. À son sommaire, des spécialistes internationaux traitent de manière thématique et convergente à la fois des processus de déritualisation obligée, mais aussi de l'inventivité des acteurs sociaux et des institutions afin de ritualiser « quand même », en même temps que sont évoqués de nouveaux rites émergeant de la crise. Ceci rappelle en conclusion que le rite est une instance anthropologique primordiale, et que le regard anthropologique adopté dans ces pages s'avère être un prisme précieux pour comprendre cette crise en profondeur. Gageons alors que ces pages éclaireront sur les enjeux sociétaux majeurs se faisant jour à l'ère des pandémies.

PARTIE I
INDIVIDUS ET RELATIONS